

Princes, entendez bien, vous germez dans la fumure populace et vous êtes solitaires. Le grain qui se refait à la même terre est damné puis il dégénère.

Le peuple porte en toute fierté le triste emblème de l'engeance des valets. Et pourtant le blason de haut-vol est blasphème. Princes, entendez bien. Vous condamnez toute guerre sauf la vôtre que vous dites juste. Ceci est l'immonde chose du soldat : guerroyer pour les grands d'Eglise et les princes d'en bas.

Nous retrouverons la souveraine indécence des peuples barbares. Vos puissances s'étioleront sous le piétinement des hordes antiques. Princes, entendez la chevauchée des armées populaires. La fureur des esclaves couve depuis longtemps. Ce jour, se fécondent lentement les nouvelles républiques et les nouveaux parterres.

Nous retracerons dans la plaine des surfaces corrigées où chaque toit sera nouvelle demeure. Princes, vous n'êtes que le crépis des façades, que les vents nouveaux désagrègent. Sur le parvis de l'empire, les pauvres ont signé un pacte éternel de gérance.

Les hauts lieux de l'Histoire sont inondés par le sang des justes et des pacifiques que vous avez immolés pour la sauvegarde de votre progéniture. Princes de tout régime, courtisans à breloques, républicains de finances, la couronne est maudite. Voici les bateleurs et votre dernière garde, les casqués à matraque, les archers imbéciles qui ne tireront aucune gloire d'avoir pelé leurs enfants quand il fallait aimer et les croire.

Voici les jeunes cohortes de qui portent à chaque toit le dernier chant des libertaires. Voici la suite des faucheurs, des maîtres manoeuvres, le gerbier des plaines, le soleil des fenaisons. Princes, vous n'attendiez pas ces maraudeurs, et les voilà aux portes de vos cités et sur les marches des palais, et qui sait, la troupe est peut-être déjà dans vos cuisines.

Vous serez seuls à table quand vos prétoriens viendront quérir les deniers de la trahison. Il y aura des hommes et des hommes à foison aux agapes des places publiques. Chacun dira son aventure. Car de l'esclavage à la liberté la route fut longue. Ils furent longtemps trompés par leurs propres élus, par vous, princes des fausses républiques.

Vous avez détrôné les rois tout en gardant le trône. Les fermes générales se nomment préfectures. De la place guillotine aux nouvelles baronnies, un cortège de fripons essaime les cendres de la roture. La tour défaite, la tour jacobine, l'insolence des valets se drape dans le pourpre des messes royales. Vous dites liberté quand la vôtre, seule, se dore au soleil. Vous dites gouvernement quand votre régime, seul, bascule. Vous dites Patrie pour sauver vos écus. Vous dites nation pour justifier la querelle d'un petit nombre et la bombe d'un hystérique et vous dites France pour déodoriser la pestilence d'une poubelle lutécienne.

Compagnons, nous avons rêvé sous le chaume d'honorer un nouveau langage, le nôtre, et le plus ancien. Nous avons attendu dans les heures de nuit une aurore où la vallée serait au midi de sa verdure, où les anciens diraient : nos enfants ont mérité de notre misère car ils ont les yeux de la guerre et le regard effrayé. Compagnons, nous étions en si petit nombre que le discours avait l'ardeur ridicule des palabres d'enfants. Nous étions si tendrement révoltés qu'il fallait percer l'indolence de nos dires pour y découvrir la sombre fureur.

Compagnons insoumis des heures noires, nous avons tout de même semé et toute bonne graine honore le semeur. La moisson est proche. Il y aura des hommes et des hommes à foison aux agapes des places publiques. Il y aura des hommes debout pour une nouvelle république, la nôtre, la plus ancienne...

Princes, entendez bien, les racines de la puissance sont fragiles. Imaginez simplement le bruit de la terre en qui tout se nourrit, le grondement des forces souterraines, le bourdonnement des colères humaines. Ne dites plus, ceci est la civilisation, car nous sommes au pouvoir. Ne dites plus, ceci est la paix car nous sommes les garants du monde. Ne dites plus, ceci est la science car nous avons ses produits à la face du peuple. N'ajoutez plus, nous sommes la science et l'avenir, quand il vous faut toute une armée de pithécantropes pour établir et maintenir les vôtres.

Même vos dieux ont bonne conscience. Les vieilles pousses des officines vaticanes ont dressé plus d'idoles sous les dômes de Saint-Pierre que dix siècles d'égarement. De la place romaine à la chapelle du village, l'étal des médailles et des miracles engraisse les religieux politiques. Que nul ne s'avance ni ne s'arrête, tenir debout est rôle suffisant et court. Nous tiendrons conseil dans les prétoires d'en haut après avoir vidé le corps de garde. Nous adouberons les gueux du voyage pour guerroyer les états préhendiers.

Princes, entendez bien. La roture dressée que vous teniez à l'attelle a rompu les sangles de l'attelage. La voilà, tels les chevaux sauvages prêts à piétiner le char qu'ils tiraient. Et vous, princes, savez votre puissance fragile quand le trône tiré reste enfin immobile.

GLENMOR